

<https://www.xn--lecanardpublicain-jwb.net/spip.php?article430>



Tunis : « Aujourd'hui, on a pris la Bastille »

- International -



Date de mise en ligne : samedi 15 janvier 2011

Copyright © Le Canard républicain - Tous droits réservés

« REPORTAGE. À Tunis, sur l'avenue Bourguiba, vendredi, des milliers de personnes venues manifester pacifiquement ont affronté leur peur, les matraques et les tirs... avec la délivrance au bout.

Ilest 18 h 40. Le portable de Cheker Besbes vibre. Un message s'affiche : *"Félicitations, Ben Ali parti."* Il s'est réfugié depuis trois heures dans un hôtel du centre, plein de journalistes, pour échapper aux matraques et aux gaz lacrymogènes. Son visage s'éclaire d'un coup. *"C'est notre victoire ! J'ai participé aux manifestations qui ont renversé ce dictateur. La jeunesse, c'est la solution, voilà ce que ça veut dire"*, s'écrie ce jeune animateur de radio et étudiant en droit. D'autres portables se mettent à sonner. Les portes des chambres d'hôtel s'ouvrent. Les gens se prennent dans les bras. La "révolution des jasmins" a gagné. Dehors, c'est le silence. La rue est vide depuis l'instauration du couvre feu, partir de 17 heures.

Nuage. Leila a encore du mal à y croire. Avec une centaine d'autres manifestants, elle s'est réfugiée là, dans l'urgence. Quelques minutes auparavant, dans le milieu de l'après-midi, l'assaut a été donné contre la foule qui entourait le ministère de l'Intérieur, un bâtiment-bunker de béton gris, le symbole de la répression, qui a fait au moins 80 morts depuis un mois. D'abord il y a eu les gaz lacrymogènes, des nuages jaunes brûlant les yeux et la gorge, qui se sont élevés au-dessus de l'avenue Bourguiba. Depuis 10 heures, des milliers de Tunisiens manifestaient paisiblement contre le régime. *"Un convoi funéraire avec un jeune tué la veille par la police est passé et, après, on n'a rien compris : les gaz lacrymogènes, les tirs... J'ai juste eu le temps de courir et de me réfugier ici."* Leila a réussi à échapper aux coups. Son fiancé, par contre, a été frappé à la tête et transporté à l'hôpital.

"Ben Ali nous a dit hier soir [jeudi, ndlr] qu'on pouvait parler, désormais, qu'on avait la liberté d'expression. Et voilà : on n'a rien fait, on n'a rien cassé, on a juste voulu s'exprimer et ils nous ont tiré dessus", s'indigne la jeune fille. Dans le salon de l'hôtel où elle se trouve, les rideaux des fenêtres sont tirés, les gens chuchotent, l'air est suffoquant, tout le monde a peur. De l'extérieur proviennent les sons de tirs et l'odeur des gaz lacrymogènes, auxquels répondent des jets de pierre et des slogans hurlés ici et là : *"Voleurs ! assassins !"* Et puis le bruit des matraques sur le verre brisé. D'une fenêtre, on peut voir des policiers faire sortir une trentaine de manifestants de leur refuge, dans un immeuble. Systématiquement, ils cognent sur la tête, sur les corps. Un jeune homme arrive en trombe dans l'hôtel, le visage rouge, essoufflé. *"Ils étaient beaucoup, on a essayé de s'enfuir, mais ils nous ont attrapés et il nous ont frappés comme des chiens, j'ai mal partout, pourquoi ?"* raconte-il en larmes. Comme la centaine d'autres manifestants, il s'installe dans un coin du salon et se met à suivre fiévreusement les informations tunisiennes à la télé. Des informations qui ne cessent d'évoluer toute l'après-midi. Il est question de morts par balles, les rumeurs les plus folles circulent.

Leila, de sa petite voix, continue à raconter. Malgré les coups, malgré la peur, pour rien au monde elle n'aurait raté cette marche du 14 janvier 2011. Elle était venue exprès avec son fiancé, dès 10 heures du matin, en bus depuis le quartier populaire où elle habite. Et ce malgré les réticences de ses parents. *"C'était important, pour moi. Je voulais participer à cet élan lancé à Sidi Bouzid le 17 décembre par ce jeune diplômé chomeur qui s'était immolé par le feu. Il fallait qu'on prenne la relève. Je suis fière d'être Tunisienne et d'avoir été là"*, lance-t-elle. Comme beaucoup d'autres, c'était sa première grande manifestation. Jamais elle n'avait pensé marcher un jour sur l'avenue Bourguiba jusqu'au ministère de l'Intérieur. *"Après ce sacrifice, on ne pouvait plus se taire. Moi, j'ai mon diplôme de kinésithérapeute depuis quatre ans et je n'ai toujours pas de travail. Mon fiancé est ingénieur et il n'a pas de travail"*, insiste-t-elle.

Pour Amel, 42 ans, ce n'était pas la première marche, mais tout comme : *"J'avais vécu les émeutes du pain, en 1984, mais ce qui se passe aujourd'hui, c'est inimaginable"*, raconte cette employée de banque. *"Inimaginable", "historique"* : les mêmes mots reviennent sans cesse dans la foule des manifestants. *"Aujourd'hui, c'est notre révolution, c'est un peu comme si on prenait la Bastille : désormais, personne n'a plus peur de parler"*, confie Amer Dari, professeur de mathématiques. Au-dessus de sa tête, il brandit une pancarte *"Ben Ali, dégage !"* La foule

scande "*Ben Ali va-t-en*", "*Le pain et l'eau oui, mais Ben Ali non*".

Amer entonne l'hymne national avec les milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui l'entourent. "*Depuis que je suis né, je n'ai quasiment connu que Ben Ali. J'en ai marre. Le peuple est intelligent, c'est pas une histoire de prix du pain, aujourd'hui, on veut être libre*", lance un étudiant. A ses côtés, Mohamed connaît bien le ministère de l'Intérieur. Sous Bourguiba, en 1987, et sous Ben Ali, en 1992, il y a été incarcéré. "*Les tortures ? dit il. Je connais. On vous met entre deux tables, et puis on vous met un balai dans le derrière, des cigarettes, aussi... le sang coule*", raconte cet ex-prof d'arabe, interdit d'exercer depuis qu'il a été arrêté pour militantisme islamiste présumé. Plein d'espoir, il a répondu à l'appel de la grève pour célébrer le changement.

Libre. Avec sa fille, son fils et sa femme, il brandit une affiche sur laquelle sont collés tous les diplômes de sa famille : le bac de sa fille, son diplôme de prof. "*Pour montrer à Ben Ali que nous ne sommes pas des terroristes . Je suis un simple citoyen et je demande le pain, la dignité et la liberté d'expression*", explique-t-il. Il soulève son béret et me montre la cicatrice du coup de matraque qu'il a reçu la veille. Cinq points de suture. Il insiste : "*Je suis enseignant, je dois manifester pour apprendre à mes élèves à vivre un jour libre. Moi-même le jour où je pourrais venir et crier haut et fort ce que je pense sur cette avenue, je serais heureux.*" »

Envoyée spéciale de liberation.fr à Tunis, le 15/01/11.